

Le Point, 19. 01. 2007

# Jean-Pierre Vernant: «Le monde est beau comme un dieu!»



**Le Point: Cette Grèce, comment l'avez-vous découverte?**

**Vernant:** D'abord physiquement, par un voyage en 1935. Imaginez un pays bien différent de celui d'aujourd'hui, sans touristes, que nous parcourions à pied, un pays de paysans et de marins, très hospitaliers, donnant à l'étranger le sentiment que sa visite était un honneur pour eux.

**La civilisation de la Grèce antique tient communément chez nous dans une formule: le «miracle grec». Y adhérez-vous?**

**Vernant:** Absolument pas! Cette idée, exprimée par Renan et largement reprise après lui, selon laquelle la Grèce, et elle seule, aurait inventé la raison, la pensée scientifique, la philosophie et toutes les grandes valeurs universelles, me paraît irrecevable.

Il est vrai que vers le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère s'est produit un ensemble de phénomènes complexes. D'abord, le passage d'une civilisation orale à une culture écrite, et d'une parole poétique et prophétique, celle d'Homère et d'Hésiode, à un discours logique et démonstratif, celui de Platon et d'Aristote. En même temps, le système ancien de gouvernement, détenu par un roi ou un petit groupe aristocratique, cède la place à l'organisation de la cité, dans laquelle chaque citoyen peut débattre à égalité avec les autres et concourir à la décision collective. Au sein de ce double processus, culturel et politique, il est impossible, et vain à mon avis, de démêler où est la cause et où est l'effet.

Cependant, le triomphe du *logos* à l'âge classique a

joué un mauvais tour aux Grecs, dont la civilisation n'a donc rien de miraculeux: en effet, ils n'essaient pas de comprendre ce qui est rebelle à ce principe logique d'identité, en particulier les phénomènes extérieurs qui ne se prêtent pas à la démonstration ni au calcul. C'est pourquoi il n'a pas réellement existé de physique grecque, faute de démarche d'expérimentation, ni d'application du calcul à la réalité.

**L'émergence et l'affirmation du discours logique n'auraient-elles pas dû faire disparaître le mythe?**

**Vernant:** *Muthos* ne signifie rien d'autre que «récit», si bien que *muthos* et *logos*, chez les Grecs, ne s'opposent pas terme à terme. Ce mot, aujourd'hui, sert à désigner, dans l'histoire de la pensée grecque, une tradition transmise oralement qui n'est pas de l'ordre du rationnel. Notez que les *muthoi* ne sont pas l'apanage des Grecs. Notre science actuelle en est remplie: le «big bang» originel de nos savants est-il si différent du «chaos» évoqué par Hésiode, ce paysan béotien du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.? Les récits d'origine transmis par les mythes demeurent tout à fait d'actualité dans la Grèce classique, car ils répondent à des enjeux identitaires: le Grec sait d'où il est parce qu'il connaît tous ces récits par coeur. Lesquels, de plus, transmettent aussi des façons d'être et de se comporter. Dans Homère, affirme Platon, on apprend à labourer, à naviguer, à faire la guerre, à mourir. La tradition mythologique définit ainsi un style exemplaire d'existence collective, aux plans moral et esthétique, qui pour les Grecs

se confondent.

*La mythologie ainsi décrite exprime-t-elle l'essentiel de la religion grecque?*

**Vernant:** Non, en partie seulement. Naturellement, elle se réfère à des dieux auxquels des honneurs doivent être rendus, auprès desquels les humains se sentent des moins que rien et ne sont quelque chose que si l'éclat du divin parvient jusqu'à eux parce qu'ils s'en sont rendus dignes. Mais la religion tient aussi à des pratiques, des rituels qui accompagnent et ordonnent tous les gestes de l'existence. La religion, de ce fait, est partout, dans la façon de manger, d'entrer et sortir, de se réunir sur l'agora. Rien ne sépare la sphère religieuse et la sphère civile: le religieux est politique, le politique est religieux. L'irréligion, dans la vie collective, est inconcevable, mais la religion elle-même, qui ne comporte aucun corps de croyances obligatoires, n'impose rien intellectuellement, parce qu'elle n'est pas d'ordre intellectuel.

*Est-ce parce que vous vous déclarez athée - du moins dans votre jeunesse - que vous vous sentez à l'aise avec la religion grecque, qui ne comporte ni transcendance ni révélation, ni non plus le sentiment du péché?*

**Vernant:** En effet. Ce qui me gêne dans le monothéisme, comme d'ailleurs chez les marxistes, c'est le dogmatisme, l'idée que la réponse est donnée à l'avance, une fois pour toutes. Je préfère la religion grecque, bien plus ouverte et accueillante. Les Grecs ont leurs dieux, mais ils

sont tout prêts à recevoir ceux des voisins. Hérodote, même s'il trouve que les Egyptiens font tout à l'envers, reconnaît néanmoins leur antériorité dans le domaine de la religion, du savoir aussi. Dans l'«Iliade», les Troyens sont-ils moins sympathiques que leurs adversaires grecs? Hector et Andromaque ne sont-ils pas aussi émouvants qu'Ulysse et Pénélope, pourtant si merveilleux?

Aujourd'hui, je ne dirais plus que je suis athée, l'athéisme moderne étant du dogmatisme à l'envers. De la religion je retiens l'idée de la limitation et de la dépendance par rapport à tout ce qui nous entoure et nous dépasse, et qui suscite le sentiment de la dette, tel qu'il existe aussi dans la culture indienne. Ce mélange d'humilité complète, exprimée par le fameux «Connais-toi toi-même» de Socrate, qui signifie que je ne suis rien, et d'orgueil par lequel je prétends juger moi-même du vrai et du faux, ce mélange-là me convient. Et je rejoins Germaine Tillion, qui l'a si bien dit: il existe deux sortes de gens, ceux qui, quand on frappe, n'ouvrent pas parce qu'ils n'attendent personne, et ceux qui, parce qu'ils n'attendent personne, ouvrent quand on frappe, la porte étant faite pour être ouverte. Ils ouvrent parce qu'ils savent qu'ils font partie d'un ensemble qui les dépasse.

**De là aussi votre attachement à l'esprit d'équipe?**

**Vernant:** En effet. Dans ma vie professionnelle, je ne serais arrivé à rien tout seul, et c'est pourquoi beaucoup de mes livres ont été écrits à plusieurs mains, avec mes

collègues et amis Pierre Vidal-Naquet, Marcel Detienne, Françoise Frontisi... Surtout, je n'aurais rien entrepris sans mes maîtres Ignace Meyerson et Louis Gernet. Le second m'a orienté vers l'histoire et la civilisation de la Grèce, et en particulier sa religion; c'est tout dire. Le premier, qui a développé une discipline nouvelle, la psychologie historique, m'a aidé à comprendre que, pour l'homme, tout passe par la fonction symbolique, qu'elle prenne forme dans les outils, le langage, les institutions sociales. A cet égard, la religion est le symbolisme même: par elle, l'homme considère que derrière l'univers entier, tel qu'il le voit, se trouve le véritable sens, qui est le divin, invisible, inatteignable, et pourtant la clé de tout. Et c'est ce qui lui fait dire, qui me fait dire parfois à moi aussi, que le monde est beau comme un dieu.

**Vous vous sentez à ce point proche de l'homme grec de l'Antiquité?**

**Vernant:** J'éprouve ce sentiment quand je lis par exemple Thucydide, qui me fait l'effet d'être contemporain. Aussi quand je lis les poètes tragiques, mais là il faut prendre garde. Pour bien comprendre Sophocle, par exemple, je dois m'astreindre à mesurer le poids et la portée des mots qu'il emploie, des contextes dans lesquels il les utilise. Si nous imaginons que tout se passe dans «Oedipe roi» comme chez nous, nous tombons dans le travers des mauvais freudiens pour qui tout est simple, puisque chacun de nous est un Oedipe, a évidemment rêvé de tuer son père et de coucher

avec sa mère. Pour ma part, je n'ai jamais rien rêvé de pareil! Cette notion de complexe d'Oedipe me paraît une pure construction de l'esprit. Je ne crois pas du tout qu'existe partout et de toute éternité LA sexualité. En tout cas, elle ne vaut pas pour les Grecs: ils connaissent les organes sexuels, le plaisir sexuel, les jeux et les sentiments érotiques, mais sont étrangers à cette idée que la dimension interne, l'être à soi-même de l'homme soient sexuels. J'attends toujours qu'on me cite les vers de Sophocle faisant apparaître un élément de sexualité dans les rapports entre Oedipe et Jocaste. Rien ne me met plus en rage que d'entendre décréter, avant même d'avoir lu la tragédie, l'interprétation qui s'impose, simplement parce que M. Freud – qui avait quelque teinture d'Antiquité classique – a donné à quelque chose le nom d'Oedipe. Cette attitude rejoint celle des marxistes des années 1960, qui savaient d'avance ce que nous devions trouver dans les sociétés que nous étudions. Tous ceux qui croient qu'il existe une clé universelle ouvrant toutes les portes du savoir sont des demeurés!

*Ignace Meyerson était, dans la Résistance, le commandant Monfort, et vous le colonel Berthier. Là se trouve un autre versant de votre existence. En 1931, vous adhérez aux Jeunesses communistes. En 1934, vous êtes à Paris un témoin engagé du 6 février, face à des manifestations violemment fascistes. Quelques mois plus tard, vous voyagez en URSS, vous y découvrez une autre réalité dont vous constatez qu'elle n'est pas ce qu'on en dit. Pourquoi, alors, ne renvoyez-vous pas dos à dos ces deux réalités pour estimer que la démocratie libérale n'est sans doute pas un mauvais système?*

**Vernant:** C'est une vraie question. Quand je pars pour l'URSS, j'ai l'expérience de deux années de quartier Latin, où le danger fasciste m'a littéralement sauté à la figure. J'arrive en Union soviétique avec des schémas dont je perçois assez vite qu'ils sont faux: non, ce n'est pas le bonheur là-bas, c'est un pays pauvre et arriéré, plongé dans un immense chantier, qui rencontre des difficultés énormes. D'un autre côté, je rencontre des responsables locaux avec lesquels je me sens comme des frères embarqués dans le même bateau, partageant les mêmes idéaux, l'espoir qu'on peut changer le monde. Quand arrivent les grands procès, je ne crois pas du tout que Boukharine et les autres soient des agents de l'Allemagne ou des Etats-Unis, mais je me dis que les Soviétiques, dans la situation où ils se trouvent, ne peuvent pas se permettre d'avoir deux lignes et que, si Staline avait perdu, il aurait lui aussi été exécuté.

C'est en 1939-1940 que je romps avec le PCF. Je suis scandalisé par sa position, à la fois traître et stupide. La mienne est que, face au fascisme porteur de racisme, d'antisémitisme, de négation de la pensée libre et critique, sonnait le glas de nos manières d'être, de rire, de pratiquer l'amitié joyeuse, face à un avenir bloqué, l'épreuve de vérité est arrivée, qu'il faut faire la guerre aux côtés des Anglais, et c'est pourquoi je vais m'engager dans la Résistance gaulliste. Ma rupture, à ce moment-là, est totale. Après la victoire de 1945, la porte sur l'avenir, pour nous, s'est rouverte. Mais je constate alors qu'elle demeure fermée pour les peuples



coloniaux. Nous passons d'une période où l'antifascisme était l'essentiel à une autre où importe désormais la libération des peuples assujettis. C'est la raison pour laquelle je reviens au PC, qui me paraît le seul à agir dans ce sens, encore que trop timidement. Mais je suis dans l'opposition. Dès 1956, lorsque nous publions des journaux comme *L'Étincelle* ou *Voies nouvelles*, le Parti considère que nous ne sommes plus communistes. Si je reste, c'est pour l'enquiquiner, par solidarité aussi avec des copains comme Victor Leduc, mon compagnon de voyage en Grèce en 1935. Puis quand ce n'est plus possible, après Mai 68, je m'en vais définitivement. Pour autant, je conserve un esprit militant. Si je ne crois plus depuis longtemps au Grand Soir, je continue à me sentir en dette à l'égard des autres, à éprouver que je ne suis pas seul au monde, et il m'est impossible de me désintéresser de ce qui se passe, d'autant que, contrairement à ce qu'ont affirmé certains, l'histoire ne s'est pas arrêtée avec la chute du mur de Berlin.

**Revenons à la Grèce, ou plutôt au grec. Avec Jacqueline de Romilly vous vous êtes élevé contre la disparition du grec dans l'enseignement. Voulez-vous signifier que le recul du grec est aussi celui de la civilisation?**

**Vernant:** Evidemment non! J'ai été le condisciple de Jacqueline de Romilly en hypokhâgne, puis son collègue au Collège de France, et nous avons des relations amicales. Nous avons assisté tous les deux au démantèlement des classes de latin et de grec. Jusque dans les années 1960, les élèves

doués étaient dirigés vers les langues anciennes. Puis, comme toujours avec le gouvernement, un tournant a été pris à 180 degrés au profit des sciences, sans considérer que de bons élèves peuvent avoir du goût pour les lettres et d'autres pour les sciences. Tout a été fait pour que l'enseignement du grec crève, et il est miraculeux que subsistent encore des classes où on le pratique. A la demande de Claude Allègre, conseiller de Lionel Jospin, alors ministre de l'Education nationale, je me suis documenté sur l'enseignement du grec dans le secondaire, et j'ai constaté que, dans certaines classes, les meilleures élèves en grec étaient des Maghrébines, qui avaient bien compris qu'il y avait là un instrument bien affûté d'intégration. J'ai donc adressé à Claude Allègre une note, restée naturellement sans suite, expliquant que, en toute démocratie, il convenait de donner aux élèves désirant apprendre le grec les moyens de le faire. Le lycée a pour fonction de transmettre des savoirs, d'ouvrir des fenêtres sur l'inconnu, d'aiguiser la curiosité. Le grec provoque tout particulièrement ce sentiment de découverte et de bonheur. A preuve le fait que, sur un demi-siècle, jamais le théâtre grec antique n'a été autant joué en France que depuis ces cinq dernières années. Les jeunes sont les premiers à s'y intéresser, à la fois parce que ce théâtre revêt une dimension exotique et parce qu'il traite de leurs propres problèmes dans un langage qui n'est pas le leur. Cela n'a rien à voir avec une quelconque supériorité de la civilisation grecque.

Oui, je me sens proche des Grecs, mais je ne dirai

jamais que l'homme grec constitue un modèle d'humanité indépassable.

Né en 1914, Jean-Pierre Vernant, orphelin de guerre, est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1937. Engagé dans la Résistance active dès 1940, il est en 1944 chef des FFI de la région toulousaine. En 1948, il s'oriente vers l'anthropologie de la Grèce ancienne et entre au CNRS. Directeur d'études à l'École des hautes études à partir de 1958, il crée en 1964 le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes. De 1975 à 1984, il occupe au Collège de France la chaire des études comparées des religions antiques. Docteur honoris causa des universités de Chicago, Bristol, Brno, Naples et Oxford, J.-P. Vernant, grand savant et personnalité attachante, «l'homme le plus éloquent que j'aie jamais rencontré» selon son ami Pierre Vidal-Naquet, a obtenu en 1984 la médaille d'or du CNRS. Parmi ses ouvrages, qui portent presque exclusivement sur la Grèce ancienne, se détachent *Les origines de la pensée grecque* (1962), qui a fait connaître la force et l'originalité de sa démarche; *Mythe et pensée chez les Grecs. Etudes de psychologie historique* (1965); *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* I et II (avec P. Vidal-Naquet, 1972 et 1986); *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne* (1989); *Entre mythe et politique* (1996) et, en 1999, *L'Univers, les dieux, les hommes*.